



**HAL**  
open science

# Face aux crises, le retour au local Mise en perspectives historiques et retour d'expérience du jardin collectif de l'université de la Polynésie française

Anthony Tchékémian

## ► To cite this version:

Anthony Tchékémian. Face aux crises, le retour au local Mise en perspectives historiques et retour d'expérience du jardin collectif de l'université de la Polynésie française. Journée d'études doctorales " Crises et espaces ", Jun 2021, Lille, France. halshs-03433877

**HAL Id: halshs-03433877**

**<https://shs.hal.science/halshs-03433877>**

Submitted on 18 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Face aux crises, le retour au local**  
***Mise en perspectives historiques et retour d'expérience du jardin***  
***collectif de l'université de la Polynésie française***

**TCKEKEMIAN Anthony**

Maître de conférences en Géographie et Urbanisme (CNU 23-24)

Université de la Polynésie Française

Unité Mixte de Recherche Écosystèmes Insulaires Océaniques (UMR 241 EIO)

UMR 228 Espace pour le Développement (ESPACE-DEV) : équipe Approche

Intégrée des Milieux et des Sociétés (AIMS)

Département des Lettres, Langues et Sciences Humaines - UPF

Tél. (+689) 40 866 445 (GMT - 10:00)

B.P. 6570 - 98702 Faa'a - Tahiti - Polynésie française

[anthony.tckekemian@upf.pf](mailto:anthony.tckekemian@upf.pf)

## **Introduction**

Alors que la pandémie de coronavirus (COVID-19) se poursuit, nous pensons être confrontés à un phénomène nouveau, d'une ampleur sans précédent, puisqu'inconnu, imprévu, brutal, à la propagation rapide, aux effets perturbateurs et dévastateurs. Le terme polysémique de « crise » est donc associé au mot « coronavirus » et à ses effets collatéraux, que ce soit dans les domaines économique, financier, social, sanitaire ou même politique<sup>1</sup>. Le nom « crise » vient du grec *krisis*, qui désigne la séparation, la phase décisive d'une maladie ou de la prise d'une décision critique. Le mot grec a ensuite donné le mot latin *crisis*, puis le mot français crise. Étymologiquement, une « crise » implique une révélation qui appelle à l'action. Une crise concerne des situations « *considérées comme anormales sur une période donnée et pour lesquelles les outils de régulation existants se révèlent inadaptés* »<sup>2</sup>. Elle peut être soudaine et violente, entraînant « *une rupture de rythme ou un*

---

<sup>1</sup>Il n'est qu'à citer l'accord historique conclue par les Chefs d'Etat et de gouvernements européens, en juillet 2020, prévoyant la création d'un plan de soutien à leurs économies frappées par la crise sanitaire du coronavirus : un fonds de 750 milliards d'euros, « *financé pour la première fois par un emprunt commun, ainsi que sur un budget pour la période 2021-2027 de 1 074 milliards d'euros* » (E. MACRON, sur *Twitter*, cite par FALL). De plus, « *les épidémies facilitent l'expansion de l'autoritarisme* » (BRET, 2020). La pandémie a fourni des prétextes aux dirigeants souhaitant fermer leurs frontières : certains ont imposé de sévères restrictions aux voyages à l'étranger, bloqué les mouvements migratoires. Les manifestations de l'opposition ont été interdites pour « *raison sanitaire* ». Les Etats contrôlent sévèrement l'information sous prétexte de chasse aux *fake news*. M. FALL, (2020, 21 juillet). « Plan de relance de l'UE : 40 milliards d'euros de subventions pour la France », *Chroniques*. <https://chroniques.sn/actualites/plan-de-relance-de-lue-40-milliards-deuros-de-subventions-pour-la-france/>

S. BRET, (2020, 3 avril). "COVID-19: A Look Back From 2025. In which the coronavirus has changed almost everything", *The New York Times*. <https://www.nytimes.com/2020/04/03/opinion/coronavirus-future.html>

<sup>2</sup>T. TARDY, *Gestion de crise, maintien et consolidation de la paix*, Ed. de Boeck Supérieur, Coll. Crisis, 2009, p. 13.

*renversement de tendance dans un processus d'évolution* »<sup>3</sup>. De plus, la perception de sa brutalité peut être renforcée par la couverture médiatique<sup>4</sup>.

La gestion de la crise liée à la COVID-19 – caractérisée par l'arrêt soudain des activités de production et d'acheminement, la fermeture des frontières nationales, l'interruption du trafic aérien et le confinement de milliards de personnes – est effectivement une première dans l'histoire de l'humanité<sup>5</sup> et marque un tournant en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Selon les économistes, « *la crise sanitaire actuelle amplifie de manière inédite les risques de pénuries inhérents au fonctionnement des Chaînes de Valeur Mondiales (CVM)* »<sup>6</sup> qui se sont déployées au cours des dernières décennies »<sup>7</sup>. De fait, la crise sanitaire interroge la capacité des systèmes de production, notamment agricoles et industriels, à faire face à des catastrophes. Les mesures de protection mises en place à l'échelon étatique incitent à un « retour au local », dans la consommation et les actions, notamment au sein des agglomérations.

Sous l'influence de Fernand Braudel<sup>8</sup>, les chercheurs ont pu rejeter l'évènement ou la rupture, pour insister sur le temps long. Pourtant, la crise garde une valeur heuristique. Plutôt que de l'opposer à la continuité, il serait préférable de l'y articuler. L'historien Claude Quétel<sup>9</sup> précise que « *le parallèle entre la grippe espagnole de 1918 et le coronavirus de 2020 mérite d'être établi* ». L'ère post-crise est donc celle de changements et de reproductions. À ce titre, les recommandations sanitaires européennes sont sensiblement les

---

<sup>3</sup>P. GEORGES, F. VERGER, *Dictionnaire de la géographie*, « Crise » (9<sup>ème</sup> éd), Ed. Presses universitaires de France, 2006, p. 104.

<sup>4</sup>C. ROSSMANN, L. MEYER, P. J. SCHULZ, "The mediated amplification of a crisis: Communicating the A/H1N1 pandemic in press releases and press coverage in Europe", *Risk Analysis*, 2018, n°2(38), pp. 357-375.

<sup>5</sup>J.-Y. NAU, A. FLAHAULT, (2020, 28 février). Le coronavirus, sans précédent dans l'histoire des épidémies, *Slate*. <http://www.slate.fr/story/187923/coronavirus-COVID-19-epidemie-pandemie-fermeture-frontieres-oms>

<sup>6</sup>La mondialisation a provoqué une fragmentation des chaînes de valeur. En effet, les diverses opérations de conception, production et de services inhérentes à la fabrication d'un produit peuvent être réparties dans un grand nombre de pays, puis le produit final peut être destiné à des consommateurs vivant à l'étranger. Selon l'OCDE, « 70 % des échanges internationaux actuels reposent [...] sur les Chaînes de Valeur Mondiales (CVM) ». OCDE, « Chaînes de valeur mondiales et commerce », « Les implications des chaînes de valeur mondiales pour la politique commerciale ». <https://www.oecd.org/fr/echanges/sujets/chaines-de-valeur-mondiales-et-commerce/>

<sup>7</sup>A. FLORENTIN, E. LAVILLE, (2020, 22 mai). La crise sanitaire nous invite à nous interroger sur la capacité de nos systèmes de production à faire face aux aléas, *Le Monde*. [https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/05/22/la-crise-sanitaire-nous-invite-a-nous-interroger-sur-la-capacite-de-nos-systemes-de-production-a-faire-face-aux-aleas\\_6040451\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/05/22/la-crise-sanitaire-nous-invite-a-nous-interroger-sur-la-capacite-de-nos-systemes-de-production-a-faire-face-aux-aleas_6040451_3232.html)

<sup>8</sup>F. BRAUDEL, « Histoire et Sciences sociales : la longue durée », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1958, n°4(13), pp. 725-753.

<sup>9</sup>C. QUETEL, (2020, 23 mars). « Coronavirus : "Il y a de grandes similitudes avec l'épidémie de grippe espagnole" », *Politique-autrement*. [http://www.politique-autrement.org/IMG/pdf/2\\_200411.pdf](http://www.politique-autrement.org/IMG/pdf/2_200411.pdf)

mêmes et nos systèmes de santé actuels sont grandement le produit de cette expérience<sup>10</sup>.

Face à ce qui peut apparaître comme un faisceau de crises globales – sanitaires, environnementales, économiques voire démocratiques – le discours sur les vertus du local et du rural s'impose, dans les médias<sup>11</sup> comme en politique : pensons par exemple à la vogue de la permaculture, aux urbains aisés partis se confiner dans leurs résidences secondaires ou aux familles songeant à fuir les villes, entraînant par là une augmentation des prix de l'immobilier rural. Bien que, par temps de crise, le retour au local n'a rien de nouveau. Ce court aspect historique, en tant que suggestion des réponses passées adéquates, peut alors être agrémenté par d'autres références, parfois contradictoires, mais finalement questionnantes. En d'autres termes, cet article vise à mettre en perspective, d'un point de vue historique, ce retour au local, en examinant diverses expressions politiques, artistiques et sociales de cette tendance. Puis,

---

<sup>10</sup>E. BASTIE, (2020, 15 mars). Peut-on comparer le coronavirus et la grippe espagnole ?, *Le Figaro*. <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/peut-on-comparer-le-coronavirus-et-la-grippe-espagnole-20200315>

J.-M. VITTORI, (2020, 29 avril). Grippe espagnole et COVID-19, deux épidémies étrangement proches, *Les Echos*, « Analyse ». <https://www.lesechos.fr/idees-debats/editos-analyses/grippe-espagnole-et-COVID-19-deux-epidemies-etrangement-proches-1199124>

Ajoutons, par exemple, qu'au XIVe siècle, depuis la peste noire, les mesures de protection se généralisent en Europe (J.-P. POIRIER, 2021) : mesures de quarantaine pour les navires, leurs équipages et leurs cargaisons. Suite à la propagation de l'épidémie, les églises et les écoles sont fermées, des gardes veillent à ce que les habitants qui circulent soient munis de billets de santé. Les gestes barrières apparus au XIVe siècle se développent au XVIIe siècle. Les personnes s'appliquaient un mouchoir sur le nez, imbibé de vinaigre. Lequel était utilisé aussi pour la désinfection des mains, des monnaies et le courrier était trempé dans un bain purificateur, puis séché à l'aide d'une fumée purgative (G. BUTI, 2020). Au XVIe siècle, les médecins portaient des masques à longs becs d'oiseau, support de parfum pour purifier l'air des miasmes. Au XVIIIe siècle, la ville de Sisteron est confinée face à l'épidémie de peste (V. BARRAS, 2020). A la fin du XIXe siècle, suite à la théorie du microbe, le masque est employé, d'abord dans les salles d'opération, puis se démocratise lors de la pandémie de grippe espagnole, au début du XXe siècle (V. BARRAS, 2020). Au XXe siècle, en Australie, au Royaume-Uni et aux Etats-Unis, le masque se généralise, ainsi que les gestes barrières et la distanciation sociale, qui sont imposés dans quelques villes (P. DOCKES, 2020 : 5). Par la suite, le port du masque devient une habitude dans plusieurs pays asiatiques suite à l'épidémie de grippe, mais il est délaissé en Europe (V. BARRAS, 2020). En outre, actuellement, il semble encore un peu tôt pour tirer des conclusions de l'expérience de la pandémie de COVID-19. Cependant, la morbidité du virus, découlant notamment de l'obésité, ainsi que les maladies opportunistes tel le diabète, est hélas avérée.

<sup>11</sup>Bien qu'aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne voire en France, certains médias à forte audience n'hésitent pas à se moquer des écologistes et à promouvoir les points de vue climatosceptiques. Ainsi, la promotion du localisme et de la permaculture ne s'inscrit pas forcément dans le même schéma que celui des familles aisées qui déménagent dans leur résidence secondaire ou qui s'installent à la campagne.

J.-P. POIRIER, *L'Antiquité en détresse, catastrophes & épidémies dans le monde gréco-romain*, Ed. Belles lettres, 2021.

G. BUTI, *Colère de Dieu, mémoire des hommes, la peste en Provence 1720-2020*, Ed. Cerf, 2020.

V. BARRAS, (2020, 27 octobre). « Histoire immédiate et temps long : une perspective transdisciplinaire sur la pandémie de Covid-19 », *Colloque Loimos, pestis, pestes : regards croisés sur les grands fléaux épidémiques*, Musée d'Histoire de Marseille. [https://www.youtube.com/watch?v=9cTzujDrlis&list=PLok-Exu1uYxUbl\\_cwhP79RR0c4Un-nYBY&index=8](https://www.youtube.com/watch?v=9cTzujDrlis&list=PLok-Exu1uYxUbl_cwhP79RR0c4Un-nYBY&index=8)

P. DOCKES, (2020, 13 novembre). « En sortir, mais dans quel état ? De la peste à la COVID-19 », *Hal SHS*. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03003053>

nous nous intéresserons à un projet récent, celui du jardin collectif aménagé par des étudiants résidents sur le campus de l'Université de Polynésie Française, à Tahiti.

### **I) Le local comme recours et refuge, une mise en perspective historique**

Les questionnements eschatologiques sont récurrents en temps de crise, en témoignent les réactions aux épidémies et aux changements climatiques intervenus depuis l'Antiquité, comme leurs interprétations. Si nous ne pouvons toutes les passer en revue, nous avons choisi deux exemples à forte valeur épistémologique : la « chute de l'Empire romain » et les réactions à l'industrialisation et à l'urbanisation depuis le XIXe siècle.

#### **A) Invasions, épidémies et changements climatiques : l'historiographie de « la chute de l'Empire romain »**

Depuis les réflexions de Montesquieu et Gibbon, au XVIIIe siècle, les chercheurs s'interrogent sur la « chute de l'Empire romain ». Les débats se concentrent sur l'existence d'une « crise du IIIe siècle ». De fait, les sources littéraires livrent une vision sombre de l'époque, qui a influencé les réflexions sur un supposé « déclin de l'Empire romain ». Dans sa *Lettre à Démétrien*, Cyprien, évêque de Carthage au IIIe siècle, insiste ainsi sur les changements climatiques et les épidémies : « *L'hiver n'a plus les mêmes pluies pour nourrir les moissons ; le soleil de l'été pour les mêmes feux pour les mûrir ; la température du printemps est moins favorable aux plantes ; l'été est moins riche en fruits. Les montagnes fatiguées ne produisent plus la même quantité de marbres, les mines d'or et d'argent s'épuisent, et leurs veines appauvries ne donnent plus les mêmes richesses. La campagne manque de cultivateurs, la mer de matelots, l'armée de soldats.* »<sup>12</sup>.

Le propos est à relativiser : les études ne révèlent que de faibles variations de température entre le IIe et le IIIe siècle<sup>13</sup>. Cette littérature chrétienne, prompte à développer un discours apocalyptique en une période de persécution des chrétiens, a toutefois influencé des auteurs comme Montesquieu et Gibbon. Paradoxalement, les écrits postérieurs d'écrivains païens, des IV-Ve siècles, comme Zosime et Ammien Marcellin, accentuèrent cette vision crépusculaire. Ceux-ci déplorèrent en effet l'effondrement de l'empire face aux barbares, un empire qu'ils jugeaient moins affaibli par les catastrophes naturelles que par les chrétiens, dont la foi avait fini par s'imposer au IVe siècle.

---

<sup>12</sup>Cyprien, *Lettre à Démétrien*, cité dans C. SOTINEL, *Rome, la fin d'un empire*, Ed. Belin, 2019, p. 200.

<sup>13</sup>*Ibid.*, pp. 202-203.

Dans les années soixante-dix, Peter Brown<sup>14</sup> a toutefois déconstruit ces représentations, rejetant les théories sur le déclin de Rome. On assiste désormais pourtant à un retour de balancier, avec la parution d'ouvrages qui reflètent les inquiétudes de notre époque. Pour John Hugo Wolfgang Gideon Liebeschuetz<sup>15</sup>, par exemple, l'archéologique confirme un déclin matériel de l'Occident et de l'Orient, entre le Ve et le VIIe siècle. Cette vision est en partie corroborée par les travaux de Kyle Harper. Soulignant que « *les germes ont plus tué que les Germains* » cet historien insiste sur le rôle des pandémies dans l'effondrement de l'empire, en particulier la « peste » antonine de 165 puis la « peste » de Cyprien en 249 (probablement la variole dans les deux cas). L'interconnexion des provinces aurait accéléré la diffusion de ces maladies, jusqu'à l'effondrement des Ve-VIe siècles, quand l'Empire byzantin fut frappé à la fois par la peste bubonique – « peste de Justinien » - et le changement climatique, le « petit âge glaciaire ». Ces bouleversements seraient à l'origine d'importantes pertes démographiques, ce qui expliquerait le reflux byzantin du VIIe siècle face à l'Islam<sup>16</sup>. Dans ce contexte, les importations lointaines diminuèrent, remplacées par des productions locales. En trois siècles, Rome passa du reste de 1 million à 20 000 habitants, preuve d'un net déclin urbain ; la société se réorganisa alors à partir des campagnes.

## **B) Les réactions à l'industrialisation depuis le XIXe siècle**

Le deuxième exemple historique nous amène à l'époque contemporaine. Celle-ci fut marquée par la révolution industrielle, amorcée en Angleterre au XVIIIe siècle, avec la vapeur et le charbon ; ce développement technique eut pour corollaires l'exode rural et une urbanisation anarchique. Londres devint la ville la plus peuplée au monde, passant d'un million d'habitants en 1801 à près de sept millions à la fin du XIXe siècle<sup>17</sup>. Les pauvres s'y entassèrent dans des quartiers insalubres, comme à Whitechapel, vers lesquels le vent rabattait les fumées industrielles. Dans ses *Illuminations*, Arthur Rimbaud évoqua ainsi « *l'épaisse et éternelle fumée de charbon* » qui obscurcit Londres. La Tamise était polluée et l'été chaud de 1858 fut surnommé « The Great Stink », la grande puanteur : cette année-là, de fortes températures entraînèrent une baisse des cours d'eau, qui révéla des boues d'excréments, des cadavres d'animaux et des déchets industriels<sup>18</sup>. Les autorités redoutèrent la résurgence

---

<sup>14</sup>P. BROWN, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Ed. Gallimard, 1983.

<sup>15</sup>J.H.W.G. LIEBESCHUETZ, *The Decline and Fall of the Roman city*, Oxford, University Press, 2001.

<sup>16</sup>K. HARPER, *Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome*, Ed. La Découverte, 2019.

<sup>17</sup>F. BEDARIDA, « Londres au milieu du XIXe siècle : une analyse de structure sociale », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 1968, n°2(23), pp. 269.

<sup>18</sup>M. BLACK, B. FAWCETT, *The Last Taboo. Opening the Door on the Global Sanitation Crisis*, Ed. Earthscan, 2008, p. 14.

d'épidémies analogues au choléra de 1832, une crainte renforcée par l'importance du crottin dans les rues, du fait du développement du transport à cheval.

Tandis que le Marxisme proposait une lecture critique des rapports de classes de la société industrielle, des théoriciens opposèrent à la modernité un contre-modèle, champêtre et nostalgique. Suite aux réflexions d'Augustus Pugin sur l'art gothique et les décors naturels, des artistes s'unirent pour constituer les préraphaélites (*Pre-Raphaelite Brotherhood*). Apparu en 1848 au Royaume-Uni, le préraphaélisme ne proposait pas seulement de revenir à une forme picturale antérieure à Raphaël. John Ruskin et William Morris définirent aussi un « socialisme esthétique », qui prétendait revenir aux valeurs rurales et à un artisanat d'inspiration médiévale, opposé à l'industrie. Un discours chrétien caractérisait ce mouvement victorien, qui estimait que l'enlaidissement industriel heurtait la volonté du Créateur, souillant la terre par la pollution et la violence des rapports sociaux<sup>19</sup>. L'importance du préraphaélisme, circonscrit aux élites, ne doit pas être exagérée. Mais il inspira d'autres critiques de la modernité industrielle, notamment celles d'Ebenezer Howard, qui aspirait à renouer avec la nature par les cités jardins<sup>20</sup>.

En France, dans une perspective différente, on observa un agrarisme institutionnel, marqué par la fondation du ministère de l'Agriculture en 1884 et la défense de l'agriculture nationale, avec la loi Méline de 1892. Face à la dépression économique de 1875-1889, royalistes, bonapartistes et républicains s'accordaient sur la préservation des communautés rurales face à la concurrence économique et à la « dégénérescence » des villes industrielles, perçues comme des foyers d'agitation, surtout depuis la Commune de 1871. Ces discours furent repris par la Révolution nationale de Pétain. Sa propagande martela que la défaite de 1940 tenait au prétendu « esprit de jouissance » des Français : en délaissant les campagnes pour les villes cosmopolites, en proie à la spéculation financière et à l'agitation bolchévique, ceux-ci auraient perdu la fibre nationale. Lui-même propriétaire terrien, Pétain prônait les valeurs familiales et enracinées, par opposition aux peuples apatrides. Le slogan « *La terre, elle, ne ment pas* » popularisa ces thématiques<sup>21</sup>, tandis que

---

<sup>19</sup>A. PETIOT, *Le Préraphaélisme*, Ed. Citadelles & Mazenod, 2019.

<sup>20</sup>A. SAINT, *Les cités-jardins britanniques : Questions de réputation et de conservation*, Dans P. GIRARD, B. FAYOLLE-LUSSAC (dir.), *Cités, cités-jardins : Une histoire européenne*, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1996, pp. 21-31.

<sup>21</sup>C. FAURE, *Le Projet culturel de Vichy*, Ed. Presses universitaires de Lyon, 1989, pp. 93-134.

J. VIGREUX, *La Vigne du Maréchal Pétain ou un faire-valoir bourguignon de la Révolution nationale*, Éditions Universitaires de Dijon, 2005.

l'hebdomadaire *La Terre française* célébrait l'agriculture française dans une perspective plus productiviste et technocratique, exprimée notamment par René Dumont<sup>22</sup>.

Pacifiste et pionnier de l'écologie, René Dumont se retrouvait en partie dans l'agrarisme maréchaliste. Or, cet agronome fut ensuite le premier candidat écologiste à la présidentielle de 1974, en pleine prise de conscience de l'urgence environnementale<sup>23</sup>. Loin du racisme de Vichy, la sensibilité écologique était alors en train de s'affirmer, notamment au sein du mouvement de sauvegarde du Larzac. Hybride, celui-ci fédérait des paysans du Massif Central, en plein renouveau régionaliste, et des hippies rentrés de Katmandou ; ces activistes soutenaient des populations menacées par l'extension de terrains militaires. Ils aspiraient à renouer avec la terre, perçue comme abimée par la société de consommation<sup>24</sup>.

Ce survol historique ne vise pas à noyer le sujet ni à confondre des courants fort divers : le préraphaélisme n'est pas Vichy, qui n'est pas les néo-ruraux libertaires. Mais il s'agit de sortir du présentisme, car ce qui semble nouveau – épidémie, transformations environnementales, etc. – a une histoire. En temps de crise, l'autoproduction et l'autoconsommation apparaissent comme des moyens de conjurer la déliquescence des temps ; ce localisme peut être autant empirique qu'idéologique. Et comme en d'autres périodes inquiètes, les jardins vivriers sont désormais parés de toutes les vertus, en témoigne le succès d'un Pierre Rabhi qui, du reste, a parfois été dénoncé comme passéiste, notamment par René Dumont. Nous allons à présent développer un exemple contemporain de localisme au travers la création d'un jardin collectif.

## **II) Un exemple de localisme : le jardin collectif de la résidence universitaire d'Outumaoro**

Dans une perspective résiliente, le jardin collectif implanté au cœur de la résidente étudiante du campus de Punaauia apparaît comme une réponse à l'augmentation des prix constatée depuis le début de la pandémie liée à la COVID-19. Toutefois, avant le déclenchement de celle-ci, ce jardin avait été envisagé comme un moyen d'accéder à une alimentation équilibrée, saine et durable. Puis, les usagers ont constaté que le travail de la terre crée du lien social : il améliore leur cadre de vie et leur offre une occupation vécue comme

---

C. PEARSON, B. PONCHARAL, « La politique environnementale de Vichy », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2012, n°113, pp. 41-50.

<sup>22</sup>A. MOATTI, (2014, 11 juillet). « René Dumont, les quarante ans d'une utopie », *La vie des Idées*, Collège de France. <https://laviedesidees.fr/Rene-Dumont-les-quarante-ans-d-une.html>

<sup>23</sup>A. VRIGNON, « René Dumont ou le socialisme « de l'arbre et du jardin », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2016, n°130, pp. 63-78.

<sup>24</sup>P.-M. TERRAL, *Larzac terre de lutte - Une contestation devenue référence*, Éditions Privat, 2017.

apaisante, que beaucoup d'étudiants relient à leur identité polynésienne, en invoquant la pratique du *fa'a'apu*, le « potager » en tahitien.

Enfin, depuis août 2019, le quartier Outumaoro de Punaauia, voisin du campus éponyme, est intégré dans un Programme de Renouvellement Urbain (PRU). Avec plus de 5 000 habitants agglomérés et des problématiques sociales et urbaines très prononcées, ce quartier est considéré comme le premier secteur prioritaire de la Polynésie française. À ce titre, il fait l'objet d'actions menées dans le cadre du Contrat de Ville de l'agglomération de Papeete et dans celui du Projet d'Aménagement et de Développement Durable (PADD) de la commune de Punaauia. L'objectif est de résorber l'habitat insalubre et d'aménager des espaces publics (voiries, aires de jeux, équipements sportifs, espaces verts), dont des « potagers collectifs », puis d'établir une liaison piétonne entre le quartier et l'université, dans une démarche de « campus ouvert ». Dans ce contexte deux projets sont retenus : le premier concerne la création d'un jardin collectif sur le campus, en faveur des habitants du quartier Outumaoro ; le second, l'implantation au sein du quartier, d'un jardin collectif en collaboration avec l'université.

Ainsi, une réflexion est engagée entre l'Université de la Polynésie Française (UPF) et la mairie de Punaauia, en vue de l'ouverture réciproque du campus<sup>25</sup> et du quartier prioritaire. Cette ouverture doit créer du lien entre ces deux populations, notamment par la gestion de jardins collectifs. Dans la réflexion autour du PRU d'Outumaoro initiée par la municipalité, puis dans celle du « campus ouvert » souhaité par la présidence de l'université, le développement de jardins collectifs permettrait d'associer des étudiants et des habitants du quartier : deux populations qui se croisent sans toujours se fréquenter. À ce titre, nous nous sommes particulièrement intéressés à l'expérience du jardin collectif menée au sein du campus. Au travers d'enquêtes de terrain basées sur de l'observation participante et la réalisation de trente-trois entretiens semi-directifs, nous avons tenté de comprendre les raisons de son implantation au sein de la résidence étudiante, son organisation, les personnes associées, les méthodes et techniques développées, ses fonctions et ses apports pour les étudiants résidents. Le traitement des entretiens a été réalisé *via* une analyse textuelle et thématique<sup>26</sup>. Quelques citations, particulièrement

---

<sup>25</sup>Le campus Outumaoro de l'UPF, lieu de formation et de recherche, accueille environ 3 500 étudiants, 500 enseignants et chercheurs, des agents administratifs et techniques. Elle constitue un levier important de croissance économique, sociale et culturelle. Attachée à l'ouverture de son campus à la société civile, elle souhaite renforcer ses relations avec la mairie de Punaauia.

<sup>26</sup>L. BARDIN, *L'analyse de contenu*, Ed. Presses universitaires de France, 2003.

représentatives, issues des propos d'acteurs rencontrés, illustrent notre développement.

### **A) Le jardin de la cité universitaire à l'initiative des étudiants résidents**

En 2019, le jardin collectif s'étend sur 975 m<sup>2</sup>. Il a été implanté sur un espace en friche de 1 300 m<sup>2</sup>, en forte pente, situé entre les logements étudiants et la résidence internationale (Figure 1). Celui-ci est l'initiative de trois étudiants, deux filles et un garçon : une Cheffe de projet, son adjointe et un membre actif. Le lieu, servant à l'origine de dépôt pour des déchets verts et de chantier, a incité les étudiants à réaliser ce projet d'embellissement, qui s'inscrit dans une démarche certes économique et sociale, mais également paysagère : « [...] *c'était lié à la proximité, dès qu'on ouvrait les portes de nos chambres on voyait le terrain en friche. [...] Donc, le fait de l'avoir fait juste derrière, dans la résidence universitaire, c'était plus lié à la proximité et à la place. Mais aussi ça améliore l'environnement de la résidence, notre quotidien... C'est comme une fenêtre sur un jardin. Et je pense que ça justifiait sa présence* » (l'adjointe).



Figure 1 : État initial de la parcelle de 1 300 m<sup>2</sup> devant la cité universitaire, avant la création du jardin en 2019 (gauche) et vue d'ensemble du jardin collectif de la cité universitaire en 2020 (droite). Source : Anthony Tchékémian.  
Réalisation : 2019, 2020

De par sa position géographique, en bordure du campus, le jardin est caché par les bâtiments, ce qui lui confère un aspect cryptique qui s'adapte parfaitement aux intérêts de ceux qui l'entretiennent. Les étudiants résidents à la cité universitaire ont donc aménagé ce jardin pour répondre à leurs besoins alimentaires en produits frais, cultivés sans intrant ni pesticide et à moindre coût : « *car beaucoup plus d'étudiants en possédaient un chez eux, avec de petites plantations en pots, en jardinières, et ils se sont impliqués dans ce projet en mettant en commun leurs plants* » (l'adjointe). Cependant, bien que le climat tahitien soit de type tropical humide, l'implantation d'un jardin doit se penser en fonction de son exposition au soleil.

Le groupe de jardiniers se composait de vingt-quatre étudiants, sans aucune formation en la matière. Le collectif a mobilisé ses propres connaissances, à

partir de recherches bibliographiques, de conseils recueillis auprès de leurs proches, pour façonner leur jardin et cultiver les végétaux utiles. Les étudiants ont même développé une sensibilité à la permaculture *« pour voir quelles plantes, quelles semences allaient s'entraider, ensemble, et allaient être bien ensemble, pour les associer... »* (la Cheffe de projet). Deux parcelles composent ce jardin : la première, située en amont, comprend les terrasses aménagées et séparées par un escalier creusé dans le sol (Figure 2) ; la seconde, en contrebas, accueille des plantations qui jalonnent la pente en s'adaptant au relief naturel, sans aucune modification de celui-ci. Cette dernière pratique rappelle celle de l'agroécologie.



Figure 2 : Cultures en terrasses et paillage du jardin collectif de la cité universitaire. Source : Anthony Tchékémian. Réalisation : 2020.

Les étudiants ont également puisé leur inspiration dans des techniques, ayant cours en Polynésie française, comme :

1. la culture en terrasses, qui leur a été inspirée des fortes érosions constatées dans les champs d'ananas en pentes : *« c'était un relief vraiment pentu [...] on a dû mettre en place la technique de la culture en terrasses »* (une étudiante) ; *« [...] on s'est dit que ce serait mieux... Puis, en façonnant la pente, c'est venu comme ça... »* (une étudiante) ; *« Et il y a de l'érosion qui se produit... Donc la première chose c'était de faire des terrasses pour éviter que la terre glisse, qu'il y ait un éboulement, que ça parte avec les fortes pluies »* (un étudiant),
2. l'engrais de poisson, obtenu à partir de la macération des viscères, têtes...,
3. le paillage pour limiter la pousse des adventices, garder l'humidité du sol et protéger les plantes de l'ensoleillement : *« j'ai vu que les étudiants recouvraient avec des genres de nattes, les plantes, leurs cultures au sol,*

*pour les protéger justement de l'ensoleillement* » (Directeur adjoint à la Direction de la Logistique et du Patrimoine - DLP, à l'UPF) ; *« on a utilisé la végétation pour protéger les cultures »* (la Cheffe de projet),

4. l'usage d'ombrières, utilisées pour la culture de la vanille (Figure 3).



Figure 3 : Culture de vanille sous ombrière dans le jardin collectif de la cité universitaire. Source : Anthony Tchékémian. Réalisation : 2020.

Les jardiniers étudiants ont opté pour une diversité des cultures, en plantant de nombreuses variétés de végétaux et en s'inspirant de la technique du « milpa », dite des trois sœurs, où chacun des végétaux profite du voisinage des deux autres. Ainsi, le jardin accueille des plantes aromatiques et potagères, céréalière (maïs), des tubercules (manioc, patate douce, taro) et des fruitiers (ananas, bananier, citronnier, longanier, papayer). Plus en amont de la déclivité, a été aménagé un bassin, comprenant des poissons pour limiter la propagation des moustiques, et des jacinthes d'eau pour l'aspect ornemental (Figure 4). Au-dessus, une passerelle accueille un barbecue mobile, une table et un banc artisanal qui soulignent le caractère convivial de cet espace ombragé où les résidents viennent se détendre.



Figure 4 : Vue du jardin collectif de la cité universitaire depuis l'espace de convivialité (au premier plan, la passerelle, le bassin et le barbecue). Source : Anthony Tchékémian. Réalisation : 2020.

La réalisation d'un jardin sur cette parcelle inoccupée s'est naturellement imposée aux étudiants. Confronté quotidiennement à un espace en friche, qui offrait des perspectives d'espoirs pluriels (paysagère, sociale, économique), le jardin leur a permis de développer leur envie de nature, en mobilisant des valeurs identitaires et familiales, comme pour ceux qui ont vu leurs parents ou grands-parents pratiquer le jardinage au travers d'un *fa'a'apu*. En effet, les « espaces délaissés »<sup>27</sup> font souvent naître chez les futurs jardiniers une envie de cultiver la terre, de la partager, de s'inscrire dans un collectif qui se manifeste, notamment en milieu urbain<sup>28</sup>.

Les lieux abandonnés, qu'ils le soient réellement ou perçus comme tels, incitent à la conception de projets, formels ou informels, à l'appropriation de l'espace, le plus souvent par ceux qui en ont réellement besoin. C'est le cas de ce jardin où les étudiants qui l'exploitent sont aussi ceux à l'origine du projet. Les étudiants ont donc projeté leurs idées et leurs envies de nature pour donner une fonction à ce lieu, au sein de l'espace social qu'est le campus : « *c'était un terrain vague, à l'abandon, sans aucune fonction sociale et économique* » (Directeur adjoint à la DLP) ; « [...] *le fait de se lever, d'ouvrir sa porte et de voir un beau jardin, ça change tout ! Plutôt que de voir, comme avant, des herbes hautes, une sorte de no man's land... C'était un peu bizarre...* » (une étudiante). La proximité et l'accessibilité du jardin permettent de le contempler, d'admirer le travail accompli (sentiment de satisfaction), et de le surveiller, au-delà du fait intrinsèque qu'un tel lieu n'existait pas auparavant sur le campus. Ce jardin témoigne donc de valeurs humaines au sein de la communauté étudiante : « *comme le partage, l'entraide, le courage, l'éducation et la culture... tout ça par l'agriculture* » (un membre actif). Le jardin collectif se veut à la fois un lieu de rencontres, d'échanges, de partage, de démocratie, tout en étant dédié à la culture vivrière, afin de se nourrir plus sainement tout en cherchant à réaliser des économies parfois substantielles.

---

<sup>27</sup>G. CLEMENT, *Manifeste du Tiers paysage*, Ed. Sujet/Objet, 2004, p. 9.

<sup>28</sup>A. ALLEMAND, *Jardiner la ville. Les jardins partagés : des espaces du commun*, sous la dir. P. Le Queau, mémoire Master 2 Politiques publiques et changement social, Spécialité Villes, territoires, solidarité, Université Pierre Mendès France, Science politique Grenoble, 2014, p. 60.

R. ALMUNA, I. MONTENEGRO, M. MORA, A. ROJAS, « Huerto observatorio popular al Sur : articulando para la soberanía territorial », dans J. T. IBARRA, J. CAVIEDES, A. BARREAU, N. PESSA (Eds.), *Huertas familiares y comunitarias : cultivando soberanía alimentaria*, Ed. Universidad Católica de Chile, Santiago, 2019, p. 203.

## **B) Les apports du jardin collectif aux étudiants résidents**

Les principales motivations des étudiants sont d'ordre financier, paysager et diététique : « *on fait des économies et ça se ressent à la fin du mois. En plus, ça nous permet de manger des produits bio, et pas ceux qu'on achète en grande surface. [...] Et on fait du sport : on transpire et on mange bio ! [...] Après une session de jardinage, on se sent plus détendu* » (une étudiante). Le jardin a également une finalité à la fois sociale et économique : « *se rencontrer, apprendre à se connaître l'un et l'autre sur le campus. [...] Le but était vraiment de créer un lien social dans la résidence* » (la Cheffe de projet) ; « *Le surplus on le vend. [...] parce qu'on a besoin de fonds pour payer les outils [...] du terreau...* » (l'adjointe).

Une autre finalité se déduit de ses propos, celle de l'aménité, de la qualité de vie au sein de la cité universitaire : « *C'est relaxant de venir le matin arroser. Sinon le soir quand on a trop travaillé la journée ou quand on sort des révisions... Ça permet de venir se détendre au fa'a'apu* » (une étudiante) ; « *à la fois être occupé et se ressourcer, se détendre en exerçant une activité saine et agréable* » (un étudiant) ; « *...trouver un petit moment avec la nature, d'être loin des soucis et de la pression* » (une étudiante). Ce jardin associe donc : exploitation collective et création de liens sociaux. Le principe majeur du jardin repose donc sur la mise en commun des idées, des besoins, des attentes, des outils et des efforts jusqu'au partage des bénéfiques (récoltes, aménités) entre les jardiniers : « *On le gère tous ensemble. On l'entretient tous ensemble de façon collégiale... Toutes les récoltes, on les partage... Il n'y a pas de chacun pour-soi... C'est vraiment une solidarité qu'on vit tous ensemble* » (la Cheffe de projet).

De plus, le jardin favorise l'activité physique, ce qui représente un autre bénéfice évident pour la santé : « *Le fait de cultiver, c'est physique. Donc du coup, déjà, malgré elles, les personnes pratiquent une activité physique. Et on voit que ça redonne goût aux gens qui ne sont plus dans cette démarche de pratiquer un peu de sport, de se bouger un peu, de se dépenser...* » (le Chef du projet PRU à la mairie de Punaauia). Enfin, la mise en place de ce jardin a permis à certains étudiants de mettre en application les connaissances acquises au cours de leur formation universitaire : « *nous avons occupé, façonné et ordonné cette parcelle en lui donnant un rôle, en lui assignant un but, tout en prenant en compte les contraintes naturelles, humaines et économiques, pour en faire un lieu à part entière et lui donner vie* » (étudiant, membre actif).

Cette démarche volontaire des étudiants de réaliser un jardin collectif peut également s'expliquer par un lien particulier à la terre, illustré au travers des mythes polynésiens<sup>29</sup> de la « terre mère », « terre matrice », « terre ventre », « terre errante », « terre soumise », « terre matrice »<sup>30</sup>. En Polynésie française, les références à ces représentations participent de la reconstruction identitaire mā'ohi et des revendications contemporaines des Polynésiens, attachés à leur passé, dans un contexte où le droit international confère une reconnaissance aux peuples autochtones et légitime leur culture<sup>31</sup>. La Cheffe de projet précise : « *chacun avant, en Polynésie, cultivait un bout d'un fa'a'apu, un bout de jardin commun : avec des valeurs de partage et d'entraide qui caractérisent la société traditionnelle polynésienne* ». Ainsi, les étudiants ont initié ce projet sans connaître le concept de jardin collectif, puisque de leurs aveux, ils l'ont appris lors d'un cours sur l'agriculture urbaine : « *au début, je ne savais pas qu'on appelait ça jardin collectif ou partagé, le fait qu'on fasse ensemble pousser des fruits et des légumes. C'est grâce à mes cours d'aménagement et d'urbanisme que j'ai connu ce concept. Mais on l'a fait parce qu'on avait vu un grand terrain vague inoccupé derrière. Ça avait l'air un peu triste et on s'est dit que l'aménager ce serait bien...* » (un étudiant).



Figure 5 : Entrée du jardin collectif, en friche, de la cité universitaire du campus de l'UPF à Punaauia durant la pause estivale. Source : Anthony Tchékémian. Réalisation : 2020.

<sup>29</sup>B. SAURA, *Mythes et usages des mythes. Autochtonie et idéologie de la Terre Mère en Polynésie*, Ed. Peeters Leuven, 2013, p. 20.

<sup>30</sup>« *Matrice est le nom que l'on devait substituer à celui de patrie, selon Plutarque, parce que les attributs de la terre natale tiennent plus de ceux de la mère que de ceux du père. Il a été employé par quelques écrivains français, qui ont répété cette remarque* », tels que F.-R. CHATEAUBRIAND et J. MICHELET, d'après le *Complément du dictionnaire de l'Académie Française*, Ed. Firmin Didot Frères, 1842, p. 759.

F.-R. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe III*, Ed. Garnier, chap. XIII, 1910, p. 233.

J. MICHELET, *Le Peuple*, Ed. Hachette, 1846.

<sup>31</sup>T. BAMBRIDGE, P.-Y. LE MEUR, *Représentations polynésiennes, pratiques culturelles et usages sociaux de la ressource et de son environnement*, Ed. Au vent des îles, IRD Editions, Papeete-Marseille, 2016, p. 65.

En Polynésie française, les techniques ancestrales et les pratiques coutumières utilisées en mer ou sur terre – qui précisons-le ne s’opposent pas à la modernité – sont empruntées au patrimoine culturel polynésien : tel le *fa’a’apu*. Ce terme est très souvent employé par les personnes rencontrées, et il est loin d’être neutre : il renvoie à une identité et à une histoire polynésienne. La référence traditionnelle donne ainsi une légitimité historique aux préoccupations contemporaines et au nouveau mode de gestion des ressources, en l’inscrivant dans un pseudo héritage historique. Face à une uniformisation de la culture qui peut être perçue comme agressive envers les identités culturelles (qui tendrait même à atténuer les particularismes locaux), le jardin collectif est perçu comme un vecteur de transmission culturelle, qui est sensible dans l’emploi du terme *fa’a’apu*. Si dans les communes rurales polynésiennes, beaucoup de personnes entretiennent encore un potager, un regain d’intérêt pour sa forme collective se développe dans certains quartiers urbains de Tahiti. Outre la fonction vivrière, ces jardins sont également des lieux d’échanges intergénérationnels, permettant de renouer le lien social entre tous les acteurs, notamment municipaux et citoyens.

### **En conclusion : la décroissance, l’écologie et le localisme comme solutions aux crises**

Au cours des siècles passés, un schéma récurrent semble se dessiner, marqué par la modernisation : en temps de crise, la reconnexion avec la terre et le retour au local sont promus. L’agraire a été encouragé en réaction à la Grande Dépression, tandis que certains mouvements esthétiques français et anglo-saxons ont décrié l’industrialisation tout en louant, directement ou indirectement, un certain retour à la nature, comme dans le cas des cités-jardins. De même, les inconvénients de l’urbanisation ont été partiellement compensés par la création de divers types de jardins et d’espaces verts dans les zones habitées. Puis, au vingtième siècle, ce modèle a pris de nouvelles formes. En France, le régime de Vichy a tenté d’instiller un « nationalisme paysan » dans l’esprit collectif de la population vaincue. Après la Seconde Guerre mondiale, diverses critiques des valeurs dominantes – principalement le matérialisme capitaliste – ont émergé avec l’essor de l’agriculture biologique et le développement de liens plus étroits avec la nature et le local. La pandémie actuelle pourrait avoir renforcé cette tendance.

Les discours sur le retour à des modes de production « traditionnels » et à une consommation plus locale se font actuellement très présents. En temps de crise, l’autoproduction et l’autoconsommation apparaissent de fait comme des

moyens de lutter contre l'épuisement de la planète tout en refusant le jeu de la consommation, dans un contexte de raréfaction des ressources. Mais ce retour au local – qu'il relève de l'analyse historique, de l'idéologie ou de pratiques empiriques – est en réalité récurrent dans des contextes de crise : ce qui peut sembler nouveau (épidémie, transformations environnementales...) a aussi une histoire. Tout comme en d'autres périodes inquiètes, les jardins vivriers – soit des lieux précisément définis, par opposition au nomadisme ou aux non-lieux<sup>32</sup> – sont désormais parés de toutes les vertus, en témoigne le succès d'un Pierre Rabhi, du reste parfois dénoncé comme passéiste ou trop mystique.

En outre, qu'ils s'agissent de parcs publics sous l'ère industrielle, de jardins ouvriers au XIXe siècle, d'insertion au XXe, de collectifs au XXIe, il demeure en réponse le rapport de l'urbain à la nature intentionnelle<sup>33</sup>. Or, les discours actuels qui proposent de renouer avec le local, avec le jardin comme réponse à la crise globale, ne sont pas nouveaux : ils méritent d'être déconstruits et inscrits dans le temps. Nous sommes passés de la nourriture aux fleurs et à l'agrément. Cependant, les jardins, ou même les potagers, peuvent-ils vraiment être envisagés comme une solution face à la crise mondiale ? Quoi qu'il en soit, à chaque fois se manifeste une volonté de ne pas couper le cordon ombilical entre la population et la terre<sup>34</sup>.

Le jardin collectif élaboré par les étudiants résidents sur le campus remplit, avant tout, son rôle de créateur de liens sociaux : « *Il renforce les liens entre les résidents, car c'est un moyen de rassemblement et d'échanges* » (un étudiant, membre actif) ; « *Après une journée au fa'a'apu, les participants mangent souvent ensemble* » (l'adjointe). Ensuite, les récoltes permettent aux étudiants d'économiser leurs ressources financières, souvent faibles. Puis, il favorise l'évolution des bonnes pratiques et habitudes alimentaires, en privilégiant la consommation de fruits et de légumes frais, dépourvus d'intrants chimiques (nourriture saine et apports nutritifs intéressants) : « *plusieurs étudiants qui*

---

<sup>32</sup> M. AUGÉ, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Ed. Seuil, coll. La Librairie du XXIe siècle, 1992.

<sup>33</sup> Dans les années cinquante et soixante, l'architecte Fernand Pouillon a notamment construit de grands ensembles, en Algérie et en France, dont certains au milieu de parcs, de jardins, avec l'idée qu'il faut mettre la nature à la portée du citoyen. Voir aussi les programmes des candidats écologistes de 2021 : il faut répondre au béton et au ciment par des arbres, afin que les enfants voient la nature).

<sup>34</sup> Les aspirations peuvent être plus intéressées. Peut-être que subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille est un souhait ? De nombreux jardins collectifs sont situés dans des milieux ouvriers, des quartiers prioritaires comme ils l'étaient à l'apogée de l'ère industrielle pour les cheminots et les mineurs. Cf. travaux de J.-N. CONSALES.

J.-N. CONSALES, « Les jardins familiaux marseillais : laboratoires territoriaux d'une agriculture urbaine en Méditerranée », *Méditerranée*, 2014, n°95, pp. 81-88.

J.-N. CONSALES, « Les jardins collectifs à Marseille. Quelles relations entre la ville et l'agriculture urbaine ? », dans *L'agriurbanisation, rêves ou réalités ?*, P. DONADIEU (dir.), Ed. Topics, 2014, pp. 95-111.

*travaillent dans le fa'a'apu ont commencé à changer leur alimentation. Et l'un d'eux, grand consommateur de junk food<sup>35</sup>, l'a totalement changée et est devenu végétarien, suite à son expérience de jardinier ».*

En effet, il apparaît que les habitudes alimentaires sont véritablement transformées, ce qui est un bénéfice conséquent pour les étudiants, au regard des problèmes croissants que pose l'obésité en Polynésie française et aux aspects sanitaires qui en découlent : *« Je pense qu'avoir une bonne alimentation grâce aux jardins c'est particulièrement pertinent pour la Polynésie Française. La majorité des personnes qui vivent ici, on est en surpoids. Travailler dans un jardin nous fait faire de l'exercice physique et ça nous permet de manger mieux »* (une étudiante). En effet, un des usagers du jardin nous confie : *« j'ai perdu du poids, j'ai une plus grande résistance physique, je deviens plus costaud. [...] Ce projet, c'est vraiment une bonne chose, c'est une solution pour permettre aux Polynésiens de continuer à cultiver la terre au sein de logements sociaux groupés et surtout pour ralentir voire stopper l'évolution du diabète qui est un fléau ! »*. Ainsi, corrélé à une volonté de mieux se nourrir le jardin collectif favorise la consolidation des liens sociaux entre étudiants et développe ou ravive un intérêt pour le jardinage. Un jardin collectif peut donc favoriser la prise de conscience des problématiques liées à la santé et à l'environnement au sein d'une population.

Finalement, la biodiversité, au fondement de l'environnement, se joue aussi dans les villes<sup>36</sup>. Dans un quartier prioritaire, le développement de jardins collectifs par l'ensemble des acteurs (habitants, associations, mairie...) permettrait, par exemple, aux plus fragilisés d'accéder à des produits agricoles de qualité, abordables, nutritifs et non manufacturés. Après l'inhumanité du confinement et de la distanciation sociale (masques rendant difficile la communication verbale et l'interprétation des expressions faciales), cette forme d'agriculture urbaine aurait en outre des vertus sociales. Elle responsabiliserait les jardiniers quant à leurs impacts environnementaux et fonciers. Ceux-ci deviendraient acteurs de leur alimentation, comme du paysage dans lequel ils évoluent, même si l'on peut douter d'une contractualisation entre les fermes et les firmes. La société civile pourrait

---

<sup>35</sup> L'expression « *Junk food* », qui est traduit en français par « malbouffe », désigne la nourriture de mauvaise qualité sur les plans nutritionnels et diététique, favorisant l'obésité, le diabète, les maladies cardiovasculaires, certains cancers, voire des dépressions, selon F. N. JACKA, J. A. PASCO, A. MYKLETUN, L. J. WILLIAMS, A. M. HODGE, S. L. O'REILLY, G. C. NICHOLSON, M. A. KOTOWICZ, M. BERK, (2010, mars). "Association of western and traditional diets with depression and anxiety in women", *American Journal of Psychiatry*, n°3(167), pp. 305-11. <https://ajp.psychiatryonline.org/doi/full/10.1176/appi.ajp.2009.09060881>

<sup>36</sup> « *Le véritable lieu urbain est celui qui nous modifie, nous ne serons plus en le quittant celui que nous étions en y pénétrant.* », selon P. SANSOT, *Poétique de la ville*, Ed. Armand Colin, 1996, p. 52.

chercher à assurer son socle au moyen du travail du sol, par-delà les jeux de l'économie concurrentielle (réseaux d'Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne, vente directe, jardin pédagogique...). Toutes ces conceptions réactiveraient alors un imaginaire agrarien profondément ancré dans le « roman national ».

Ainsi, de nos jours, des personnes présentent le local comme une réponse à la crise environnementale ou aux excès du capitalisme mondialisé. Toutefois, ce local peut parfaitement s'accommoder de la persistance du capitalisme, jusqu'à même pouvoir être récupéré : il y a donc plus de continuité que de discontinuité. Par exemple, la collapsologie, le survivalisme sont, dans ce cas, une réponse à l'angoisse des temps, et ils sont d'ailleurs récupérés par les mouvements marchands. Ainsi, les jardins collectifs, tout comme le jardinage, incarnent des valeurs d'entre-aide, d'échange, de partage, et qu'au regard des récentes crises survenues, il s'agit d'un éternel recommencement, qui a remis au gout du jour certaines modalités, comme le Système d'Échange Local, le troc, la vente de voisinage informelle... D'ailleurs, les jardins collectifs la prise de conscience des problématiques environnementales et l'évolution des habitudes alimentaires, eu égard aux problèmes de santé croissants que pose l'obésité en Polynésie française.